

# Lettre

Que fais-tu là, chère attendue ?  
L'ennui fâcheux vient-il souvent  
Rendre à ton doux esprit rêvant  
Une longue visite indue ?  
Fais-tu des voyages charmants  
Aux pays où l'amour habite  
Avec les héros de romans ?

Comment vas-tu, chère petite ?  
Moi, je vais très bien, — seulement  
Je vais très mal aussi. Ta bouche  
Sourit ailleurs, et ton amant  
Songe à l'absente, et puis se couche  
Et s'endort solitairement  
D'un sommeil chaste mais farouche.

Il faut me croire et te hâter ;  
Il faut t'en venir et jeter  
Dans le soleil et dans la joie,  
Dans la joie et dans le soleil,  
L'éblouissement sans pareil  
De ta jeunesse qui flamboie.  
Tu n'as pas besoin du conseil.

Dehors, il fait si beau, mignonne !  
Le poète-soleil entonne  
L'hymne étincelant de l'été.  
Il baise avec sérénité  
La grande terre qui frissonne ;  
Le pinson chante un air flûté,  
Et le grillon brun carillonne,  
Carillonne, obscur entêté.

Le jour s'en va ; la nuit qui passe  
Allume au travers de l'espace  
Les girandoles du ciel bleu,  
Les vieilles étoiles de feu  
Qu'un souffle avive, puis efface.  
Elles clignotent tendrement ;  
Et la lune, avec sentiment,  
La lune, pudibonde et sage,  
Se ressouvenant d'un autre âge,  
Cherche Endymion dans les bois  
Et glisse parmi le feuillage  
Ses regards de vierge aux abois.

C'est l'heure d'aller dans les branches  
Voyager à deux pas d'ici,  
A Chaville, à Montmorency,  
Rêvant choses roses et blanches,  
Choses couleur d'azur aussi,  
Et de s'arrêter, Dieu merci !  
Pour lire cela, puis ceci  
Dans le livre doré sur tranches  
De l'amour jeune et sans souci.

Juin riant et mélancolique  
Débute et fait de la musique  
Dans les prés verts, à pleine voix.  
Il tire ses feux d'artifice :  
Aux flammes roses du Caprice  
Le rêveur se brûle les doigts.

Sur la mousse chaude des bois  
Courir alors est un délice.

Viens-tu, chère absente ? Je veux  
Pour en embaumer tes cheveux  
Chercher la dernière églantine.  
En allant, tu me laisseras  
M'arrêter à nouer mes bras  
Autour de ta jeune poitrine.  
Je veux mettre, ô mon bengali,  
Sur ton front de marbre poli  
Mon front que la caresse incline,  
Et sur ta bouche un long baiser.

Restons, on est mieux dans la chambre  
Quand le jour s'endort apaisé.  
Couleurs de lait et senteurs d'ambre,  
Ensemble avec art composé,  
Accord parfait de chaque membre,  
Voilà bien, en toute saison,  
Pour l'amoureux le seul poème  
Dont il entende la raison.  
La rime en est toujours la même :  
« Je t'aime, je t'aime, je t'aime ! »

M'aimeras-tu ? Je n'en sais rien.  
Il se pourrait. — Il se peut bien  
Que je chante : « Mon cœur soupire... »  
Pendant (tu ne lis pas Musset ?  
Plus tard, je te le ferai lire)  
Que tu chanteras en fausset  
L'air guilleret : « Vive Henri Quatre ! »

Les esprits sont faits pour se battre,  
Mais les cœurs sont faits pour s'aimer.  
L'heure blesse : il faut la charmer.  
— Donc aimons-nous ! cueillons des roses  
Tandis que tes lèvres écloses  
Sont comme deux fleurs de printemps.  
Ouvrons nos cœurs à deux battants.  
Aimons-nous sans mélancolie :  
C'est la raison. C'est la folie.

---

Albert Mrat -  - Le livre de l'amie